

Mon chien Pok Pok, si tu savais en rentrant chaque jour, comme ça me coûte d'aller te promener. Je suis au bord de l'épuisement. Même pas au bord d'ailleurs, complètement épuisé, ravagé de fatigue, prêt à m'endormir sur place à peine mon retour.



Mais en rentrant à chaque fois, la joie...



... et même plus que la joie de te savoir derrière la porte. Vivant.



À frétiller de la queue et du popotion, à faire cette fête des retrouvailles.



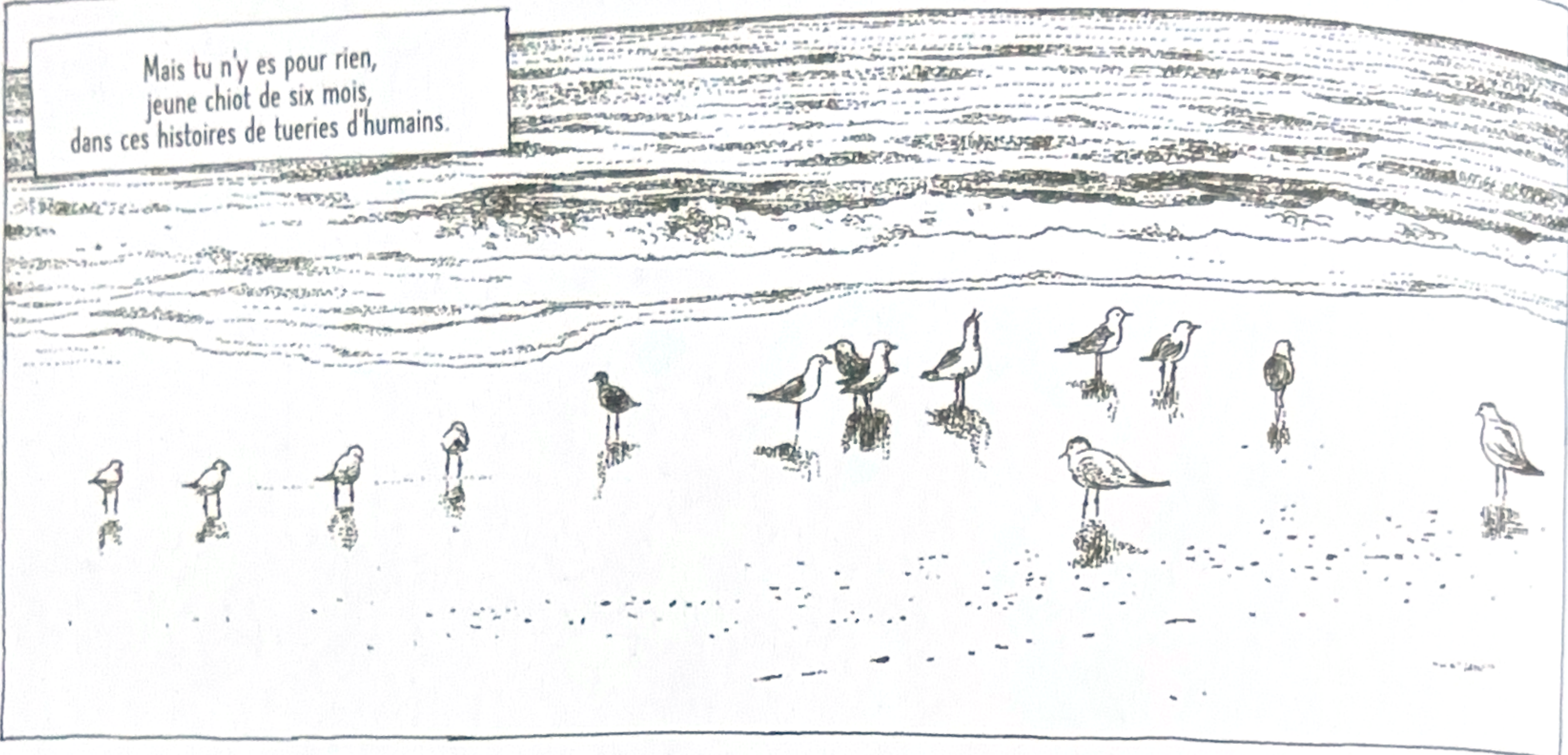
Tu dois aimer cette odeur d'abattoir que je transpire, mes mains que tu lèches comme des bonbons, mes habits que tu renifles. À peine le temps de me poser, faire descendre la pression.



Boire une bière. Il faut aller se balader, même si je n'en peux plus, même si parfois je pleure littéralement de fatigue.

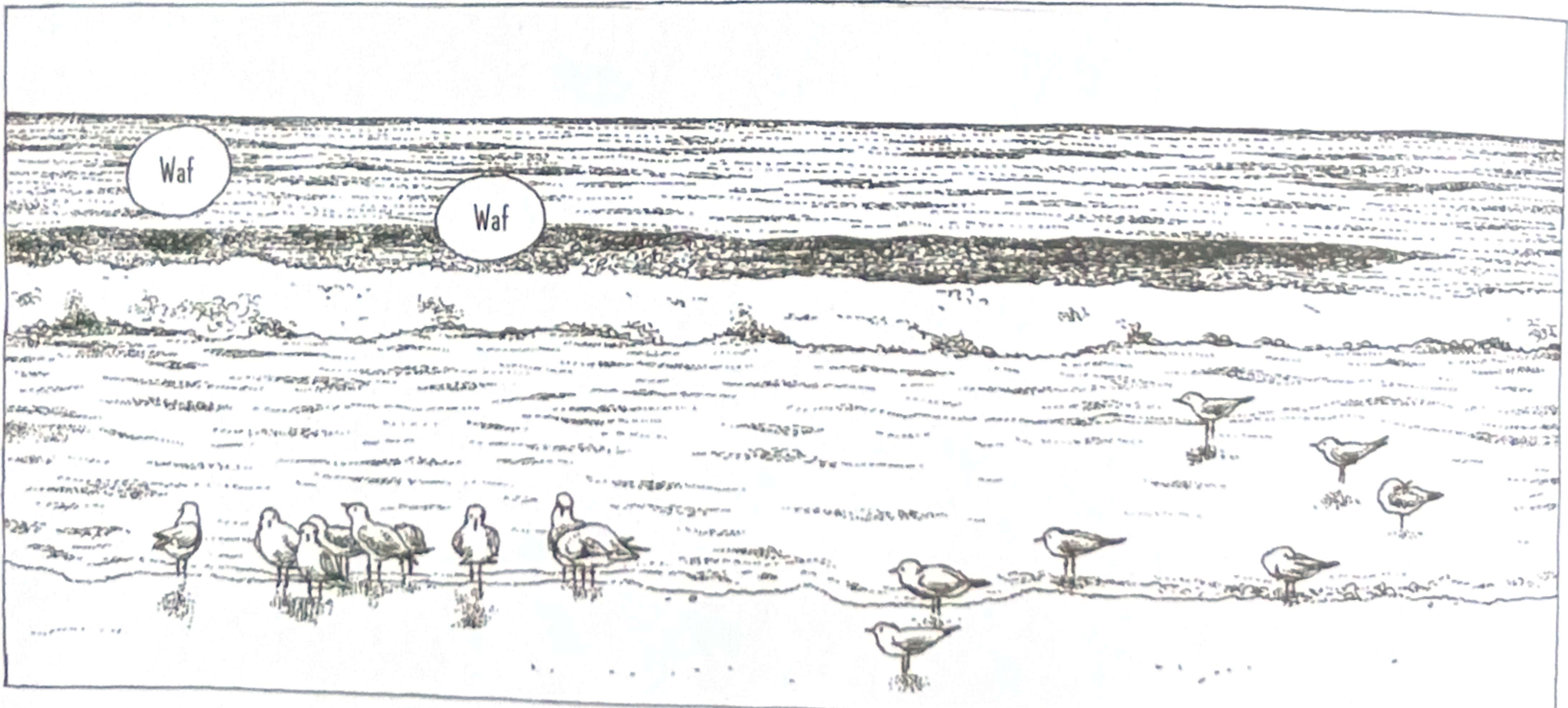


Mais tu n'y es pour rien,
jeune chiot de six mois,
dans ces histoires de tueries d'humains.



Waf

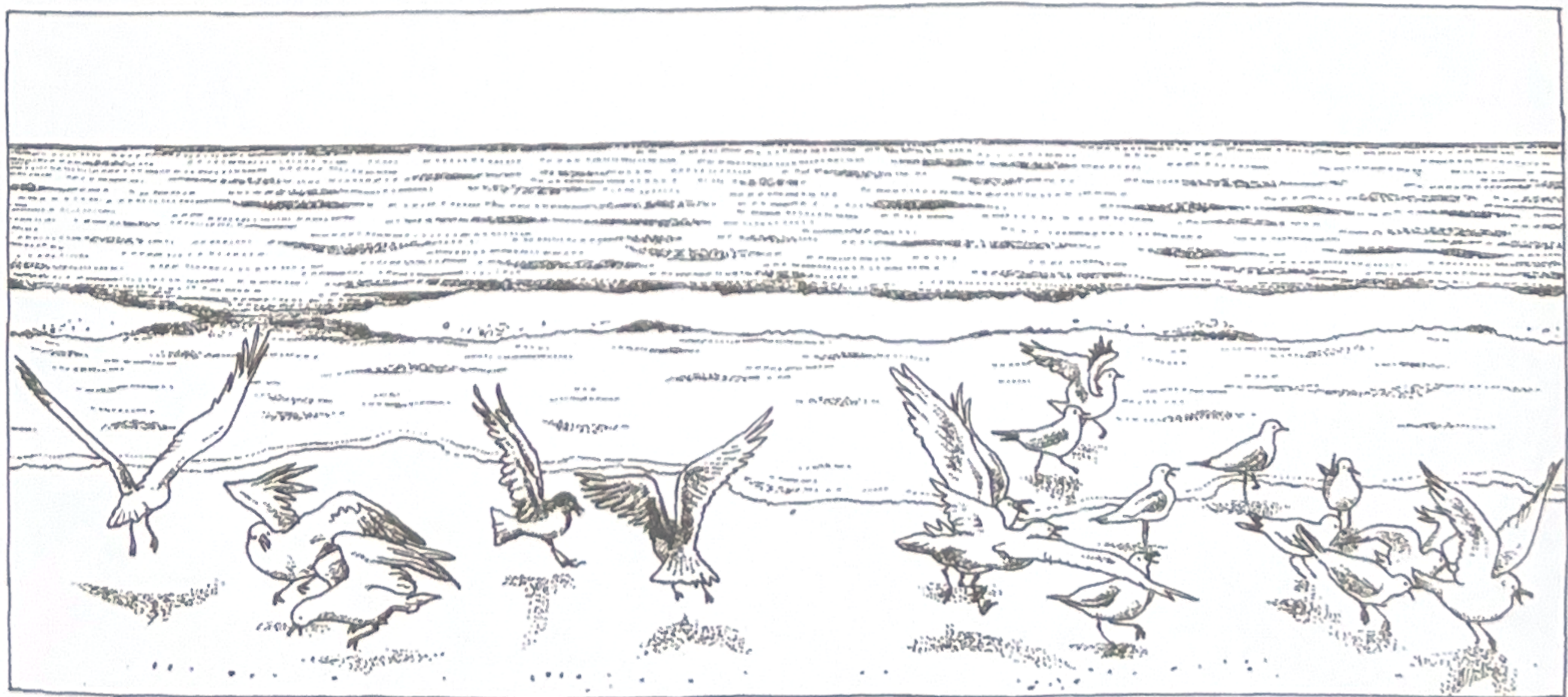
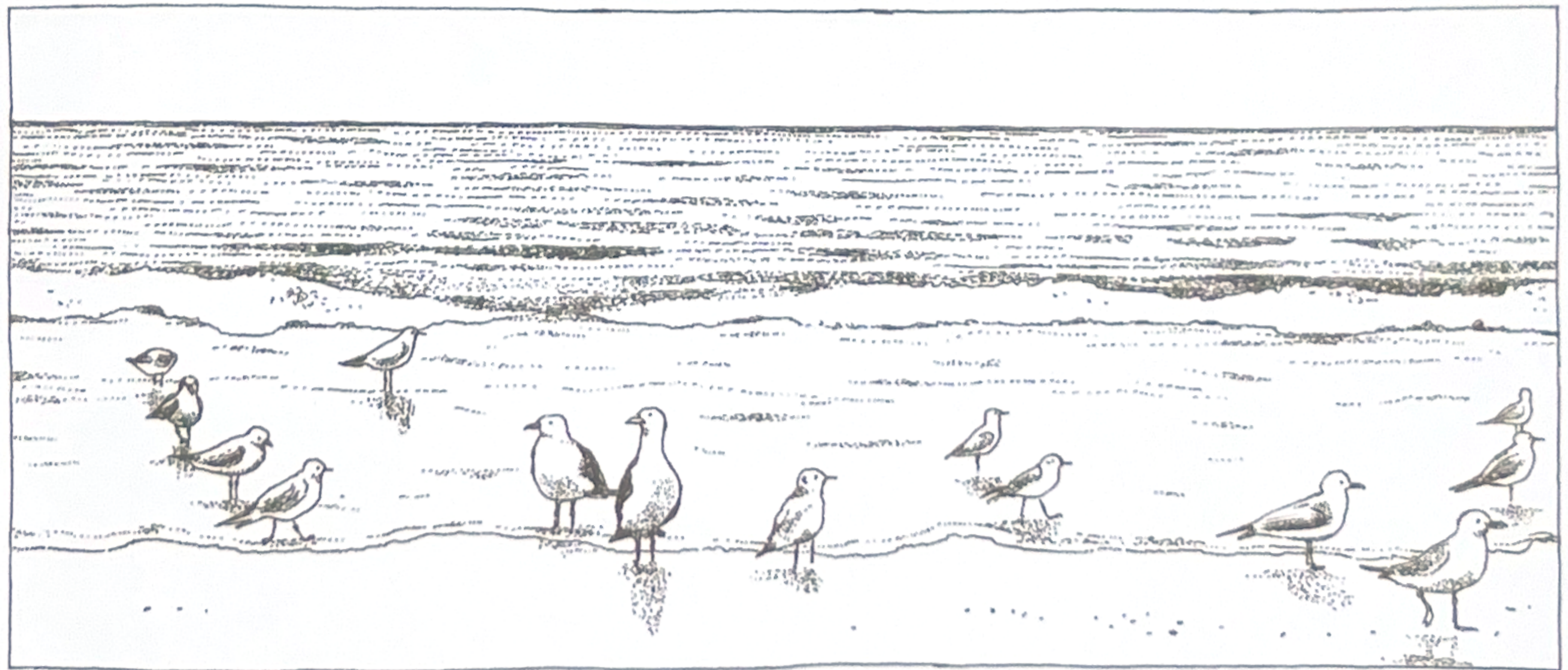
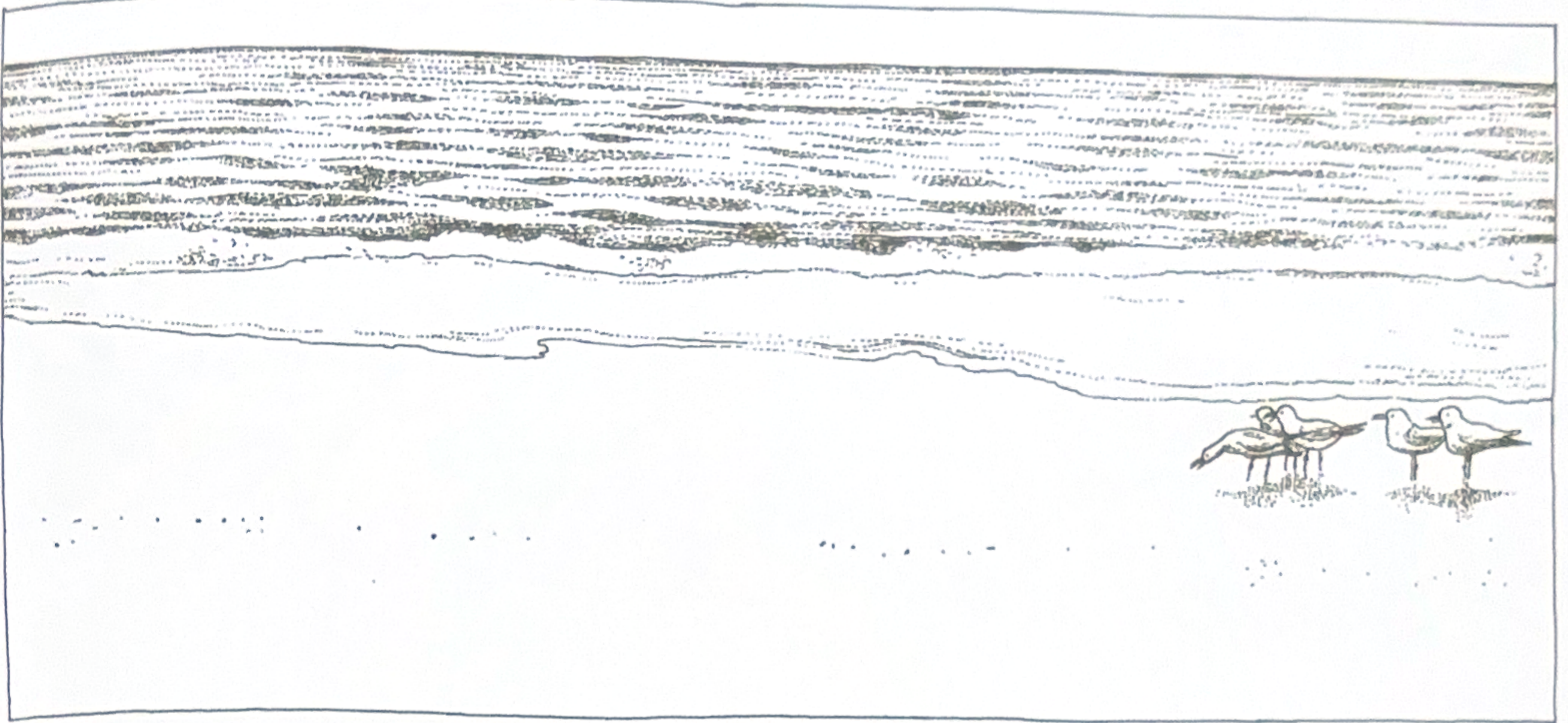
Waf



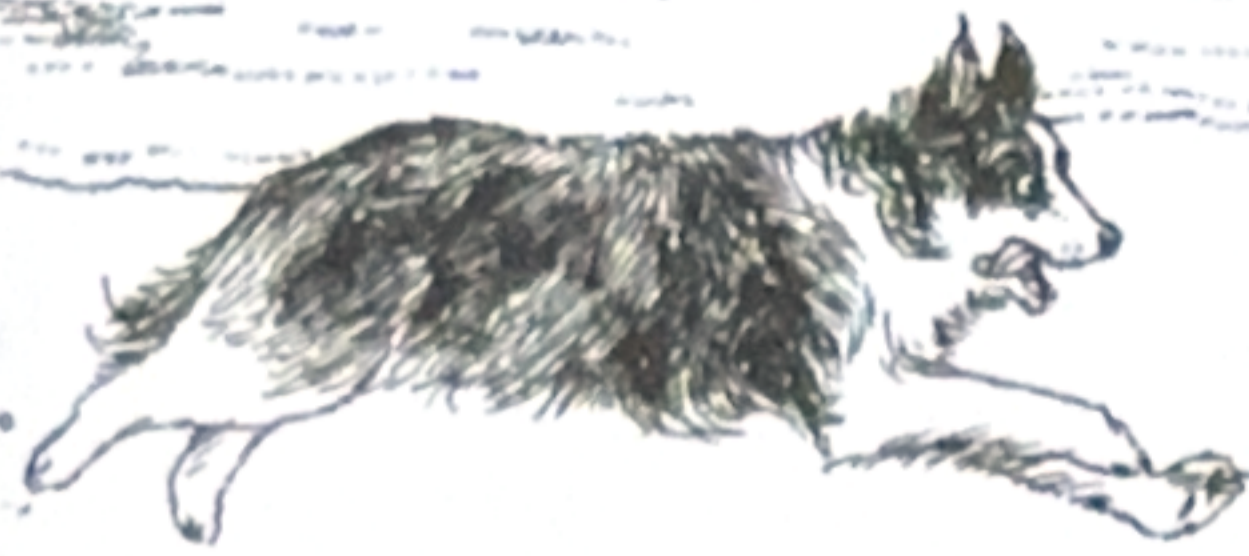
Tu veux juste courir, jouer.

Ouaff
Wouaf





Agripper l'océan sur la plage où nous avons coutume d'aller, rameuter les oiseaux, creuser le sable encore et encore.



Wouaf

Ouaf ouaf



Tu es vivant mon Pok Pok, et moi accablé de fatigue.

Mais si heureux de te voir vivant et heureux.

Ça me change des animaux morts sur lesquels je bosse à longueur de journée.

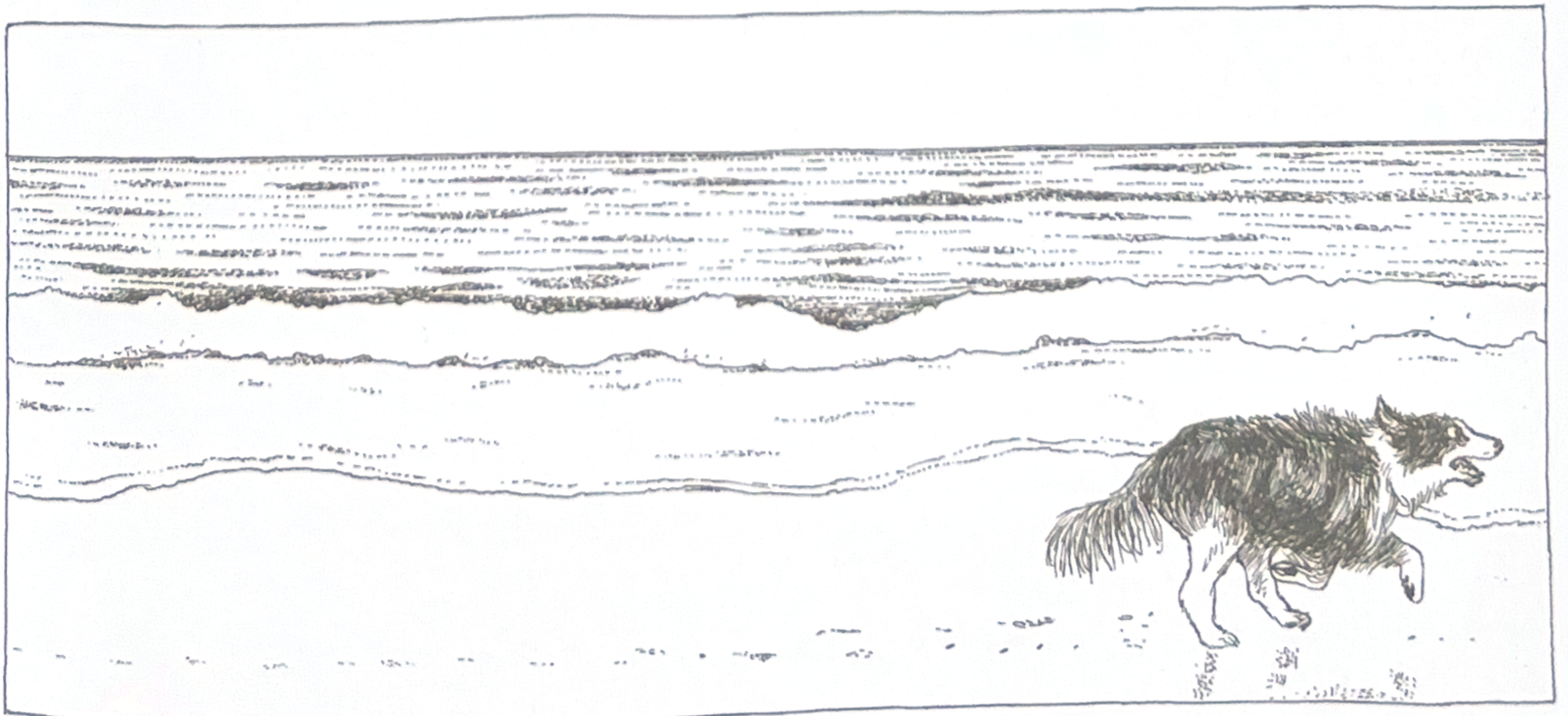
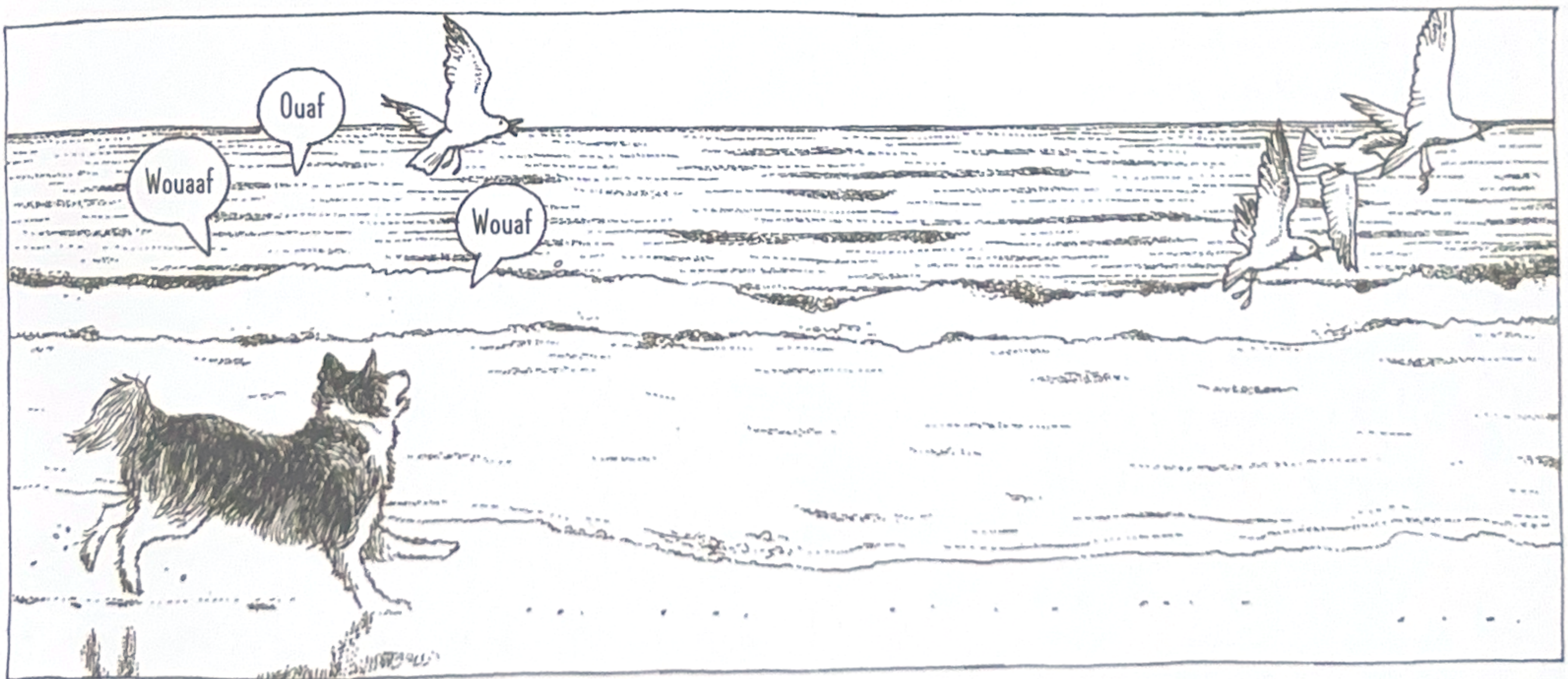
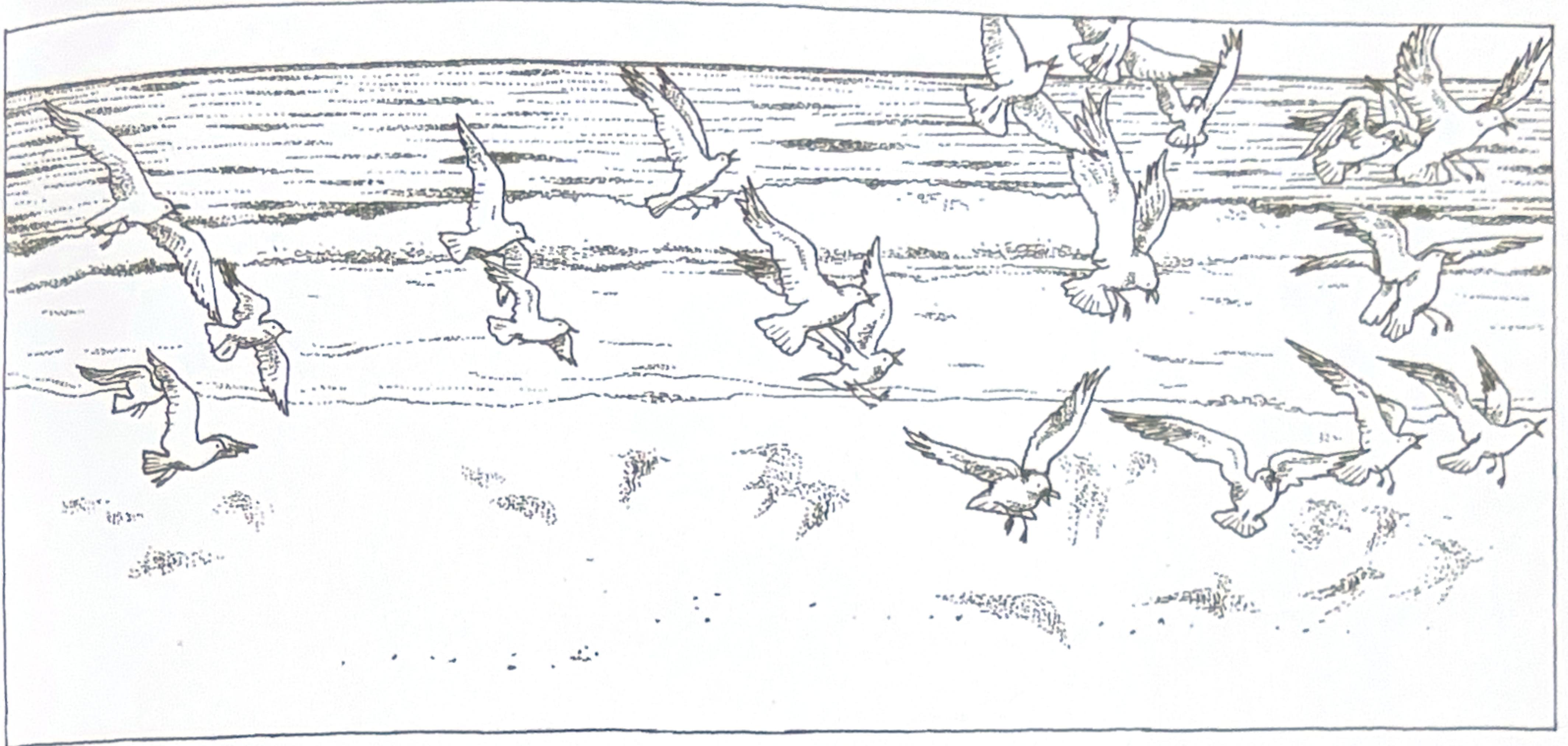
Wouaf

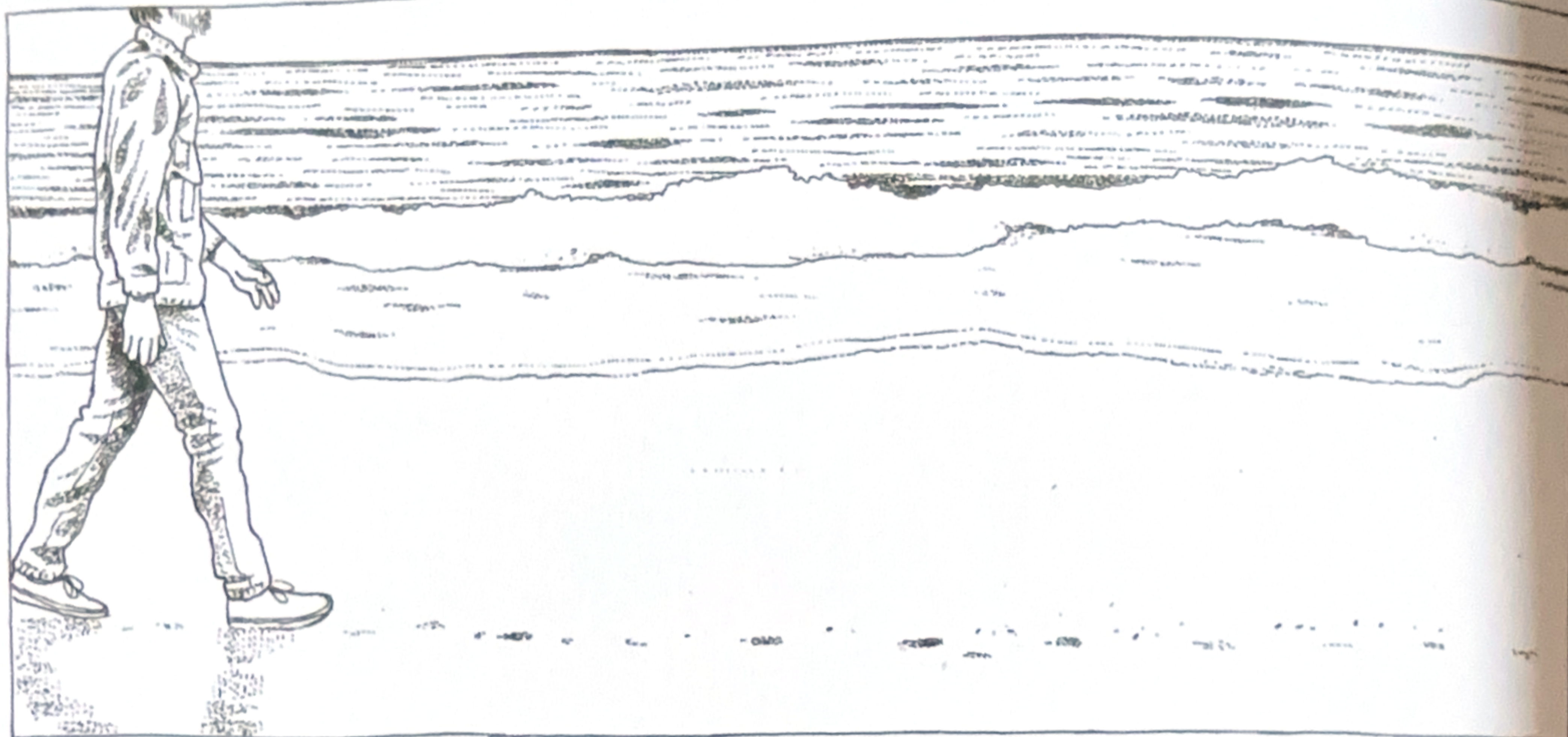
Je ne te parle pas trop de mes journées, je préfère te raconter que je suis fatigué mais joyeux de bosser. De te retrouver. Et que viens...

On va en balade.

On est à la plage.







Que si je bosse c'est parce qu'il faut bien pouvoir te payer des croquettes.

Des histoires d'humains.

Qu'y comprendrais-tu si je te racontais exactement l'abattoir ?
Ton regard changerait-il sur moi ?
Me considérerais-tu comme un agent de la banalité du mal, un salaud ordinaire ?

Celui qui accomplit sa tâche de maillon de la chaîne dégueulasse et s'en dédouane pour plein de bonnes raisons.

C'est peut-être atroce à dire mais... les chefs me demanderaient de tuer les bêtes, que je le ferais. Il faut bien bosser. J'entends parfois à la pause les gars qui sont à la tuerie. Leur serre la main. Discute un peu.

Ils n'ont l'air ni pires ni meilleurs que moi. Ont les yeux aussi lointains et fatigués. Non ceux de barbares sanguinaires.

Peut-être, sans doute, certains ont-ils aussi un chien qu'ils chérissent, je ne sais pas. L'usine bouleverse mon corps, mes certitudes. Ce que je croyais savoir du travail et du repos. De la fatigue. De la joie. De l'humanité.

